

**L'INDUSTRIALISATION DANS LA PERIPHERIE:
DEPLOIEMENT INTERREGIONAL ET INTERNATIONAL DU FORDISME.**

Depuis 40 ans, la géographie industrielle a connu une mutation totalement inattendue. Les communes rurales de nombreux départements de l'Ouest français ont à présent une majorité d'ouvriers. Il en est de même dans bien des régions périphériques du monde industrialisé, de l'Irlande au Sud des Etats-Unis. A l'échelle mondiale, des puissances exportatrices manufacturières ont jailli d'un Tiers-Monde voué naguère à l'exportation de biens primaires. Plus que la réalisation d'une prophétie d'Alphonse Allais, il faut voir là la trace topologique du modèle de développement qui connut, dans ces années là, son apogée et sa crise: le fordisme. Nous rappellerons les principes de ce modèle, puis les ressorts de son déploiement interrégional et surtout international, avant de conclure par les débats qu'il suscite.

I - LE MODELE DE DEVELOPPEMENT DOMINANT DE L'APRES-GUERRE: LE FORDISME.

Le fordisme est un régime d'accumulation qui s'est développé dans la plupart de pays de l'O.C.D.E. après la Seconde Guerre Mondiale (AGLIETTA [1976], BOYER et MISTRAL [1978], BOYER et alii [1986], CORIAT [1978], LIPIETZ [1979,

1983, 1985]). On appelle régime d'accumulation un mode de réallocation systématique du produit régissant sur une période prolongée une certaine adéquation entre les transformations des conditions de la production et les transformations des conditions de la consommation. Un régime d'accumulation peut être principalement extensif ou intensif (élargissement de la production selon des techniques peu évolutives, ou bouleversement continu de ces techniques). Par ailleurs, le "centre" du dispositif productif, c'est-à-dire le pôle structurant de la validation sociale de la production, peut se déplacer de section en section. Schématiquement, de la première révolution industrielle jusqu'à la Première Guerre Mondiale a prévalu dans les premiers grands pays capitalistes un régime d'accumulation à dominante extensive centré sur la reproduction élargie de biens de production, et depuis la Seconde Guerre un régime à dominante intensive centré sur la croissance de la consommation de masse.

Reste qu'un régime d'accumulation ne plane pas, désincarné, dans le monde éthéré des schémas de reproduction. Pour que tel ou tel schéma se réalise et se reproduise durablement, il faut que des formes institutionnelles, des procédures, des habitudes, agissant comme forces coercitives ou incitatives, conduisent les agents privés à se conformer à de tels schémas. Cet ensemble de formes est appelé mode de régulation.

On peut analyser la grande crise des années 1930 comme la première crise de l'accumulation intensive ou la dernière crise de la "régulation concurrentielle". Ce mode de régulation se caractérisait en effet par un ajustement a posteriori des quantités produites dans les différentes branches en fonction du mouvement de prix, une forte sensibilité de ces derniers à la demande, et un ajustement des salaires au mouvement des prix qui résultait en stabilité (ou faible croissance) du salaire réel direct. La recherche tâtonnante de débouchés par les différents capitaux, qui ne pouvaient anticiper correctement leur croissance collective, était un problème lancinant, et la surproduction, locale ou généralisée, constituait le risque majeur. D'où l'importance de la question des débouchés, en particulier "extérieurs au capitalisme", qui furent trouvés notamment dans la périphérie, à l'extérieur des premiers centres capitalistes. Telle fut l'une des causes de la formation de la "première division internationale de travail", entre un "Nord" exportateur de productions capitalistes manufacturées, et un "Sud" exportateur de biens primaires.

A la suite de la Première Guerre Mondiale s'est généralisé, aux USA et partiellement en Europe, un mode révolutionnaire d'organisation du travail: le taylorisme. Il s'agissait, dans le procès de travail, d'exproprier les

collectifs ouvriers de leur savoir-faire, dorénavant systématisé par des ingénieurs et techniciens à travers les méthodes de "l'Organisation Scientifique du Travail". Un pas de plus, et ce fut l'incorporation de ce savoir systématisé dans le système automatique de machines, dictant le mode opératoire à des ouvriers expropriés de l'initiative: tel est le versant productif du "fordisme". Il en résulta une hausse rapide de la productivité du travail, et, avec la mécanisation, une montée du volume du capital fixe par tête. Cette hausse de la productivité, qui n'accompagnait pas une hausse parallèle de la consommation des salariés, déboucha sur la crise de surproduction de 1930.

Après 1945, un nouveau mode de régulation permit le plein développement du fordisme par l'adjonction d'un second versant, l'adaptation continue de la consommation des masse aux gains de productivité. Elle fut imposée par des formes institutionnelles de garantie de la croissance du salaire direct (conventions collectives, salaire minimum) et indirect (Etat Providence).

Telles sont les trois aspects (un modèle d'organisation du travail et un modèle de consommation fondant un régime d'accumulation, et un mode de régulation) qu'à la suite des premières intuitions d'Antonio Gramsci et Henri de Man on appelle aujourd'hui "fordisme". Quoique

théoriquement joints, ils sont relativement distincts, sujets à décalages historiques et, nous le verrons, géographiques.

Les différents pays du monde capitaliste industrialisé ont pu ainsi connaître, durant une vingtaine d'années, une croissance exceptionnellement forte, exceptionnellement longue, exceptionnellement régulière. Pourtant, à la fin des années 1960, ce régime entre en crise. Dans le développement de la crise actuelle, il convient en fait de distinguer trois séries de phénomènes et d'enchaînements différents:

- ceux qui relèvent de la crise générale du fordisme, et qui se retrouvent plus ou moins dans tous les pays ayant adopté ce mode de développement;
- les enchaînements amplificateurs dûs à l'interconnection des différentes formations socio-économiques;
- les phénomènes spécifiques à chacune des formations sociales concernées.

Passons sur les spécificités nationales. Si l'on s'en tient aux enchaînements proprement "inter-nationaux", la crise apparaît comme une crise de la seule régulation monopoliste nationale devenue contradictoire avec l'internationalisation de la production: une déstabilisation macroéconomique par la concurrence internationale. Si l'on prend en compte les premiers, la crise touche en outre aux racines du régime d'accumulation intensive fondé sur les principes tayloriens d'organisation du travail et le

développement fordien de la consommation de masse: ralentissement des gains de productivité, coûts croissants de la mécanisation, poids de l'Etat-providence.

En réalité, ces tendances de fond à "l'alourdissement" du modèle de développement étaient en germes dès les années 1960 dans les pays les plus avancés, où elles se concrétisaient par une baisse de la rentabilité. Le déploiement interrégional, puis international du fordisme, est l'une des formes de réaction à ces tendances, et l'internationalisation conduira à la déstabilisation macroéconomique évoquée plus haut, et qui n'est que seconde. Examinons donc de plus près ce déploiement spatial du fordisme.

II - LA SPATIALITE DU FORDISME.

L'espace socio-économique peut être analysé comme la combinaison concrète des spatialités propres aux différents rapports sociaux qui composent une formation économique et sociale. Par spatialité nous entendons l'une des dimensions de l'existence matérielle de ces rapports. Le bocage, la "banlieue rouge" sont des illustrations assez simples de ces spatialités: celle de la petite production marchande agricole, celle du capitalisme de la grande industrie. La coupure ville-campagne traditionnelle en France jusqu'en 1950

traduit elle-même un rapport "extérieur" (par l'échange de marchandises) entre ces formes de production.

Plus généralement, le type industriel pré-fordien, fondé sur le savoir-faire de l'ouvrier professionnel, exigeait une contiguïté des lieux de reproduction de la classe ouvrière et des centres dédiés à des processus productifs relativement complets, c'est-à-dire sans division spatiale du travail intra-industrielle. La division spatiale du travail, interrégionale ou internationale, matérialisait une division du travail inter-industrielle, ou entre l'industrie capitaliste et d'autres formes de production. Cette "ancienne division spatiale du travail" induisait un développement inégal entre régions et entre nations, dont on souligna par trop le caractère cumulatif: aux une l'industrie, le capital, la croissance, aux autres la petite production, le latifundium, la concession, l'exportation de biens primaires, la stagnation, l'émigration.

Les principes tayloriens et fordien d'organisation du travail allaient bouleverser ce schéma. Le fordisme, du point de vue du procès de travail, se caractérise en effet par une tripartition des activités en trois niveaux: I - la conception, l'organisation des méthodes, et l'ingénierie devenues autonomes; II - la fabrication qualifiée, requérant une main d'oeuvre adéquate, III - l'exécution et le montage

déqualifiés, ne requérant en principe aucune qualification.

La possibilité de disjoindre géographiquement ces trois niveaux ne pouvait manquer de croiser l'opportunité d'articuler le circuit productif des branches fordistes sur trois types de bassins de main d'oeuvre, principalement différenciés par la qualification et les conditions d'exploitation de la main d'oeuvre, mais aussi par l'intensité du tissu productif, la proximité des grands marchés, etc...

Ce déploiement n'avait évidemment rien d'obligatoire. Dans l'usine Renault de Billancourt, les trois fonctions sont simplement réparties dans trois quartiers différents, le niveau III étant occupé par des travailleurs immigrés. Il en est de même dans les usines automobiles de Francfort ou de Détroit. Cependant, l'opportunité de la disjonction fut d'autant mieux saisie qu'à l'intérieur de marchés nationaux homogènes existaient de fortes divisions interrégionales antérieures au fordisme, et fournissant les trois types de bassins d'emplois évoqués. Ce fut le cas en France grâce à l'effondrement de la population agricole d'une part, la récession d'industries traditionnelles d'autre part. Se mirent alors en place, à partir des années 1960, ces circuits de branche à trois niveaux, dans l'ensemble des industries d'équipement: la Région Parisienne pour le niveau I, le Nord

et la Région Lyonnaise pour le niveau II, le Grand Ouest pour le niveau III. Cette topologie fordienne contamina ensuite l'ensemble des industries et même du tertiaire (LIPIETZ (1977)).

On retrouve évidemment de tels processus dans la plupart des pays industrialisés. Mais il faut insister sur un point: les autres aspects du fordisme (extension de la consommation de masse, formes institutionnelles régulatrices telles que la législation sociale, les conventions collectives, l'Etat-Providence) gardaient un caractère principalement national. Or la crise latente du fordisme poussaient à la recherche de bassins de main d'oeuvre à coûts encore plus bas: en dehors des aires sociales nationales du fordisme. Ce qui pose de tout autres problèmes.

III - L'INTERNATIONALISATION DU FORDISME.

Vers la fin des années 1960, ce redéploiement s'étendit aux pays de la périphérie, où les salaires horaires étaient considérablement plus faibles et la classe ouvrière moins organisée: le Portugal, l'Espagne, en un sens l'Europe de l'Est (Pologne, Roumanie), le Mexique, les zones franches de l'Asie de l'Est.

Ainsi, à la "vieille" division horizontale, du travail, entre secteurs (primaire, agricole et minier / secondaire manufacturier) s'en superposait une seconde, verticale, entre niveaux de qualification à l'intérieur même des branches industrielles. Et cette redistribution des tâches industrielles, y compris dans sa dimension spatiale, était une forme d'extension - réaménagement du régime d'accumulation lui-même, et non la forme d'un rapport entre celui-ci et son "extérieur".

La raison de cette extension était double. Il s'agissait d'une part d'étendre l'échelle de production du fordisme central et par conséquent le marché sur lequel il se déployait: or des barrières douanières visant à forcer la substitution aux importations rendait souvent inévitable l'implantation d'établissements de montage final dans certains pays. Mais surtout, le fordisme ne souffrait pas tant de l'absence de débouchés que de tensions de plus en plus fortes sur sa rentabilité: et les pays ou les régions à forts taux d'exploitation lui permettaient d'y produire à bas coûts, y compris pour les marchés centraux.

Encore fallait-il que ces pays satisfissent une condition interne: l'existence de régimes politiques dont les classes dirigeantes disposaient d'une main d'oeuvre "libre", et qui choisissaient de jouer cette carte. Ces deux conditions

ne se retrouvent pas n'importe où dans la périphérie. La question de l'existence d'un prolétariat peu organisé mais disponible pour le travail taylorisé (ou a fortiori fordien) ne se réduit pas à l'existence d'une main d'oeuvre fraîchement exclue de l'agriculture. Le "montage" d'une classe ouvrière est un processus difficile de mobilisation et de stabilisation d'une discipline industrielle. Quant à la liberté des régimes politiques locaux de "choisir" cette stratégie, c'est une condition plus contraignante qu'il n'y paraît. Elle implique en effet une triple autonomie (SALAMA, TISSIER [1982]): par rapport aux classes dominées, par rapport aux classes dirigeantes du régime antérieur, par rapport aux formes traditionnelles de domination externe.

Bref, il faudra le plus souvent une dictature, brisant les anciens équilibres, créant à partir de l'Etat le personnel pour occuper la place des futures classes dominantes du nouveau régime d'accumulation. Il ne suffit donc pas de disposer d'un vaste marché et d'une force de travail libre de ses anciennes attaches paysannes. Inversement, un régime fort et résolu pourra se lancer dans une stratégie de "piratage du fordisme central", même s'il ne dispose pas d'un fort marché interne, pourvu qu'il dispose d'une main d'oeuvre mobilisable à bon marché.

En fait, sous ce terme de "piratage" du fordisme central se cachent plusieurs stratégies possibles d'industrialisation, qui vont se combiner de manière spécifique avec d'autres stratégies, en un régime d'accumulation original dans chaque "Nouveau Pays Industriel". Y compris avec une version renouvelée de la substitution aux importations. Y compris avec la promotion, par intégration amont ou aval, du vieux secteur primo-exportateur. Mais ce qui semble caractéristique des aujourd'hui fameux N.P.I., c'est la présence, au sein de ces régimes, de la stratégie que l'on a appelé "substitution d'exportation": ce choix de rompre avec le modèle primo-exportateur, par développement d'exportation de biens manufacturés, dans les activités de niveau III (activités de main d'oeuvre banalisées) de la tripartition fordiste. Cette stratégie peut toutefois s'articuler elle-même au reste du régime d'accumulation local, au fordisme central, aux régimes d'accumulation du reste de la périphérie, selon plusieurs logiques différentes dont deux me semblent particulièrement significatives (LIPIETZ [1985]).

a) La "taylorisation primitive".

Il s'agit d'une délocalisation de segments précis et limités de "circuits de branche", dans les Etats à très fort taux d'exploitation (salaire, durée et intensité du travail),

les produits étant réexportés principalement vers le centre. Dès les années 1960 et jusqu'au début des années 1970, les zones franches de Corée et de Taïwan et les "Etats-comptoirs" de l'Asie (Singapour, Hong-Kong) furent la meilleure illustration de cette stratégie, qui se généralise aujourd'hui. Cette délocalisation concerne essentiellement le Textile et l'Electronique. Deux caractéristiques de cette logique justifient le nom que je lui propose.

* Il s'agit plus de "taylorisme" que de "fordisme". Ce qui est "délocalisé", ce sont des postes de travail parcellisés et répétitifs, mais non reliés par un système automatique de machines.

* Comme "l'accumulation primitive" en Europe, cette logique vise à extorquer un maximum de plus-value d'une main d'oeuvre qu'on ne cherche même pas à reproduire régulièrement. Les débouchés de la production sont recherchés du côté d'une demande existant préalablement, ailleurs. La plus-value est accumulée au moins partiellement dans le pays lui-même, et c'est même souvent la première grande source autonome d'accumulation. Mais cela implique une exploitation "sanguinaire"!

b) Le fordisme périphérique.

Que ce soit un héritage de la première politique de substitution aux importations, ou de l'existence ancienne d'un capitalisme marchand périphérique, ou bien grâce à la promotion parfois "miraculeuse" des exportations de matières premières (cas du pétrole), ou encore à la suite d'une phase d'exportation manufacturière fondée sur la "taylorisation primitive", apparaît dans certains pays, dans les années 1970, la conjonction d'un capital local autonome, de classes moyennes urbaines relativement abondantes, et d'embryons significatifs d'une classe ouvrière expérimentée. Cette conjonction ouvre à certains Etats l'opportunité de développer une nouvelle logique, que nous allons appeler "fordisme périphérique". Il faut insister une fois encore sur le caractère politique, lié à des luttes de classes internes conférant à l'Etat une réelle autonomie par rapport aux classes dominantes classiques, d'un tel choix, qu'illustrent, chacun à leur manière, la Corée des années 1970, le Mexique, le Brésil, mais aussi l'Espagne de l'Opus Dei, la Pologne de Gierak...

Pourquoi "fordisme périphérique" ?

- Il s'agit d'un authentique fordisme, avec une véritable mécanisation, et un couplage de l'accumulation intensive et

de la croissance des débouchés du côté des biens de consommation durables.

- Mais il reste périphérique en ce sens, tout d'abord, que dans les circuits mondiaux des branches productives, les postes de travail et les productions correspondant aux niveaux de la fabrication qualifiée et surtout de l'ingénierie restent largement extérieurs à ces pays. D'autre part, les débouchés correspondent à une combinaison spécifique de la consommation des classes moyennes modernes locales, avec un accès partiel des ouvriers du secteur fordiste aux biens d'équipements des ménages, et des exportations vers l'extérieur de ces mêmes produits manufacturés à bas prix. Ainsi, la croissance de la demande sociale (qui est une demande sociale mondiale), pour les biens durables des ménages notamment, est certes anticipée, mais elle n'est pas institutionnellement régulée sur une base nationale en fonction des gains de productivité des branches fordistes locales.

En somme, il s'agit d'une combinaison de la politique de substitution aux importations et de la politique de substitution d'exportation, dans des proportions variables, et s'appuyant éventuellement, pour le financement, sur les recettes de la "vieille" division du travail, sur la promotion des exportations de matières premières, le tourisme, les

revenus rapatriés des travailleurs émigrés, etc... Dans le même temps, cette industrialisation s'accompagne d'un regain d'importations venant du centre, mais cette fois principalement en biens d'équipements professionnels, produits au niveau I et II de la nouvelle division du travail, et que doit compenser à terme l'exportation de produits de niveau III vers le centre.

Le fordisme périphérique, comme logique d'accumulation, c'est-à-dire comme composante de régimes d'accumulation concrets, peut donc s'analyser sous deux angles: comme élément du régime d'accumulation interne à chaque N.P.I., et comme élément du régime d'accumulation couplant le centre et les N.P.I., du point de vue du procès de production total et des débouchés totaux.

Il faut insister sur l'extrême variabilité des régimes d'accumulation qu'il est ici proposé de regrouper sous le terme de "fordisme périphérique". Cependant, il convient de n'utiliser ce terme que lorsque la croissance du marché intérieur (pour les produits manufacturés) joue un rôle réel dans le régime d'accumulation national. Inversement, les débouchés du fordisme périphérique ne se limitent pas à la demande interne et à la demande du centre: l'ensemble de l'ex-

périphérie productrice de biens primaires (en particulier les pays exportateurs de pétrole) apparaît au contraire comme un débouché privilégié.

IV - LE DEBAT

Attention! Aussitôt lâché, le concept de "fordisme périphérique" risque de prendre son indépendance, imprimant sa marque sur tout ce qui passe à sa portée. Alors disons le tout de suite: - le fordisme comme régime d'accumulation n'est pas en train de s'emparer de toute la périphérie, le fordisme comme forme d'industrialisation ne résume pas toute l'industrialisation dans la périphérie, même pas dans les NPI, d'ailleurs il se passe autant de choses très importantes dans l'agriculture, en revanche il y a de la taylorisation primitive et même du fordisme périphérique en dehors des NPI.

Mais en deça même de ces limites de validité, les concepts d'internationalisation du fordisme et de fordisme périphérique, tout comme les théorisations voisines quoique différentes en termes d'"économie-monde" et de "nouvelle division internationale du travail", posent d'énormes problèmes. En un mot: il n'y a pas de continuité logique entre les trois parties du présent texte (division technique du travail fordiste, déploiement spatiale des processus de production fordistes, internationalisation du fordisme). Le

court-circuit de la première à la troisième étape (division technique du travail/internationalisation) est tout particulièrement critiquable et critiqué. Il conduit en fait à deux types de vision fantasmatique de l'espace mondial. Visions fantasmatiques en ce sens qu'elles hypostasient comme principe et comme cause ce qui n'est que le résultat de processus infiniment complexes.

1°) Le fantasme de l'économie-monde.

Fernand BRAUDEL [1980] et Immanuel WALLERSTEIN [1974] ont brillamment imposé l'image d'une économie-monde, système aujourd'hui unifié sur la planète, avec son centre directeur et innovateur, ses régions intermédiaires, ses périphéries. Image suggestive qui saisit avec bonheur le mode d'être du capitalisme mondial. Mais le fantasme commence (surtout chez leurs partisans) quand on prend le "capitalisme mondial" pour un sujet qui modèlerait la planète selon ses besoins, ses impératifs. La réalité ne connaît que des firmes, des Etats, des mouvements sociaux, en lutte perpétuelle, et qui nouent des compromis dans le cadre d'Etats-nations, compromis matérialisés par un régime d'accumulation, canalisé par un mode de régulation, défendu par un bloc social hégémonique. Comme les Etats-nations sont eux-mêmes sujets d'échanges économiques et de pressions diplomatiques et militaires, ces compromis internes sont eux-mêmes contraints par leur

compatibilité mutuelle à l'échelle internationale: il y a bien un système du monde, mais il est un produit, un résultat, non une cause. L'analyse doit donc partir de la dynamique économique, sociale et politique interne à chaque espace considéré, surtout quand il s'agit d'espaces nationaux. Etant bien entendu que les formes de colonisation de la Nouvelle Espagne, ou les réformes introduites à Taïwan par les débris du Kuo-Min-Tang sous l'injonction des Etats-Unis, font parties de la dynamique locale. C'est seulement ainsi que l'on peut comprendre les succès et les échecs relatifs de l'Argentine, du Brésil, du Mexique ou de la Corée. Et c'est seulement sur la base d'une histoire économique et sociale locale, débouchant ou non sur l'adoption, l'adaptation, de certaines variantes ou d'éléments du fordisme, que l'on peut se poser la question de la compatibilité de ces éléments de régime d'accumulation locaux en un régime d'accumulation international, dont les formes de régulation sont d'ailleurs extrêmement fragiles et contradictoires (système financier international, accords commerciaux internationaux, contrats de sous-traitance, etc...).

2*) Le fantasme de la Nouvelle Division Internationale du Travail.

De la même manière, le constat d'une nouvelle division internationale du travail, analogue à la tripartition

fordiste, et se superposant à l'ancienne, est aujourd'hui largement partagé chez les géographes et les économistes industriels (FROBEL, HEINRICHS, KREYES [1980], SCOTT and STORPER [1985]). Mais le risque existe d'une "nouvelle orthodoxie" condamnant aussi lourdement les N.P.I. aux productions manufacturières banalisées et sous-traitées qu'ils l'auraient été jadis à l'exportation de main d'oeuvre, de minerais ou de bois tropicaux. D'autant que cette fois des sujets bien réels, les firmes multinationales, imprimant sur la surface de la planète leur propre division technique du travail, peuvent se voir imputer la causalité matérielle de ce résultat.

Cette identification abusive entre le fait d'une inégale spécialisation internationale (ou même interrégionale) du travail et la division technique interne aux firmes fordistes (et d'ailleurs en voie d'être remise en cause par la recherche de formes d'organisation productive post-fordistes) a été très justement critiquée (MASSEY [1984], SAYER [1985]). Encore assez largement valable dans les rapports interrégionaux, elle est totalement illusoire dans les rapports internationaux. Non seulement la majorité de la production fordiste du Tiers Monde (y compris celle destinée à l'exportation) est le fait de firmes locales (souvent publiques), mais encore la motivation principale des Firmes Multinationales qui s'y établissent semble être la

conquête des marchés locaux plutôt que de zones à bas salaires pour desservir le reste du monde.

La logique du fordisme forme en tout: on ne peut en abstraire la seule dimension productive, en oubliant la question des marchés, de la régulation socio-économique d'ensemble, qui ne saurait être le produit de l'initiative des firmes (OMINAMI [1986], LIPIETZ [1985]).

3°) Et l'avenir ?

L'accent mis sur l'analyse structurale, synchronique, de l'espace productif mondial peut enfin masquer la dynamique propre à chaque espace local. Pour être bref: un fordisme périphérique est-il un futur fordisme autonome? Le passé de l'Italie est-il le présent de l'Espagne et le futur de la Corée ou du Brésil? Question d'autant plus urgente que la crise des dictatures de l'Europe du Sud dans les années 1970 (POULANTZAS [1975]) semblait marquer l'arrivée à maturité d'un fordisme périphérique, exigeant la social-démocratisation et les libertés syndicales pour aller de l'avant. Une analyse rétrospective montre cependant que certaines conditions politiques et sociales étaient réunies en France et en Italie dès les années 1950, et qu'elles ne le sont pas au Brésil (mais pourraient l'être en Corée). De même, les conditions internationales jouent maintenant contre les

"miracles" de ces fordismes périphériques bâtis à coups d'emprunts: la "social-démocratisation à l'Espagnole" semble bien un mirage. D'autant que le modèle de compromis social-démocrate est lui-même victime de la crise du fordisme. Mais il n'est pas impossible que, dans le nouveau régime d'accumulation qui sortira de la crise, la Corée ou la région de Sao Paulo apparaissent mieux placées que bien des régions de la vieille Europe.

Alain LIPIETZ

BIBLIOGRAPHIE

- AGLIETTA Michel [1976]
Régulation et crises du capitalisme, Calmann-Lévy, Paris.
- BOYER Robert, MISTRAL Jacques [1978]
Accumulation, inflation et crise, P.U.F., Paris Réédition augmentée 1983.
- BOYER Robert et alii [1986]
Capitalismes, fin de siècle, P.U.F., Paris.
- BRAUDEL Fernand [1980]
Civilisation matérielle, économie et capitalisme, Armand Colin, Paris.
- CORIAT Benjamin [1979]
L'atelier et le chronomètre, Paris, Bourgois.
- FROBEL F., HEINRICHS O., KREYES O. [1980]
The New International Division of Labour, Cambridge University Press, Cambridge.
- LIPIETZ Alain [1977]
 Le capital et son espace, Maspéro, Paris, réédition augmentée 1983.
- LIPIETZ Alain [1979]
Crise et inflation: pourquoi? Paris, F. Maspero.
- LIPIETZ Alain [1983]
Le Monde enchanté, La Découverte, Paris.
- LIPIETZ Alain [1985]
Mirages et miracles. Problèmes de l'industrialisation dans le Tiers-Monde. La Découverte, Paris.
- MASSEY Doreen [1984]
Spatial Divisions of Labour, Mac Millan, London.

- OMINAMI Carlos [1986]
Les transformations dans la crise des rapports Nord-Sud, La
 Découverte, Paris.
- POULANTZAS Nicos [1985]
La crise des dictatures, Maspero, Paris.
- SALAMA Pierre, TISSIER Patrick [1982]
L'industrialisation dans le sous-développement, F. Maspero, Paris.
- SAYER Andrew [1985]
 "Industry and space: a sympathetic critique of radical research",
Society and Space, vol.3, p 3-25.
- SCOTT Allan, STORPER Michaël ed. [1985]
Production, work, Territory: the Geographical Anatomy of Industrial
 Capitalism, Allen and Unwin, Los Angeles.

-:~::~:~::~-